

Le PRÉSIDENT: Cinq pour cent, ce serait à peu près combien?

M. GOROWSKI: Environ cinq mille.

EXPOSÉ SOUMIS AU COMITÉ SÉNATORIAL DE L'IMMIGRATION, LE
25 JUIN 1946, À OTTAWA, EN FAVEUR DES POLONAIS
ASSOCIÉS DU CANADA, WINNIPEG, MANITOBA,
PAR JOHN F. GOROWSKI

Monsieur le président, honorables membres du Comité.

Je désire vous remercier pour avoir bien voulu inviter les Polonais associés du Canada, que j'ai le privilège de représenter, à cette séance d'étude de la question importante de l'immigration.

L'immigration était et est encore de première importance au Canada. Pendant la guerre, et même en temps de paix, cette question est continuellement discutée dans la vie privée de même que dans les assemblées publiques. La raison en est évidente. Le Canada est un peuple jeune et vigoureux. Jeune et agité, il a les yeux fixés sur des horizons lointains et rêve d'un bel et glorieux avenir. Nous avons de vastes étendues de terres, et pour employer un cliché, des ressources naturelles illimitées qui ont à peine été touchées.

Cependant, l'action d'un peuple jeune et vigoureux est limitée. Le Canada a raison d'être fier des œuvres réalisées jusqu'ici; il dit l'être plus de ce qu'il a accompli tout récemment encore. Notre apport à la cause commune pendant les années de guerre se passe de commentaires. Nous avons fait œuvre magnifique, mais serait-il prudent d'en conclure que nous pouvions réaliser davantage? Peut-être, mais jusqu'où pouvaient aller nos efforts? La réponse est simple. Pénurie de capital humain. Ce fut la plus grande des années de la guerre. On employa des adolescents âgés de treize à vingt ans pour remédier à la situation. Encore aujourd'hui, on embauche des prisonniers de guerre pour réaliser divers projets. Comment pouvons-nous espérer accroître notre expansion industrielle et commerciale sans avoir recours à une augmentation notable de la population? Notre croissance naturelle ne suffit pas. La seule solution possible réside dans l'immigration. Je ne veux point parler d'une immigration à l'aveuglette, laissée au hasard, mais d'une immigration dirigée et entreprise sur une vaste échelle. Nous avons besoin de cultivateurs, de bûcherons, de forestiers, de mineurs, d'ouvriers industriels, de techniciens compétents, de marchands, d'artisans, en un mot, d'hommes compétents dans tous les métiers et occupations et cela dans toutes les sphères de l'activité humaine.

Au début du siècle, se produisit une vaste expansion dans le domaine de l'agriculture, mais l'Est évolua à une allure plus rapide encore. Et, chose étrange à dire, l'Est absorba la plupart des immigrants qui furent embauchés non par les industries primaires et extractives mais surtout par les industries secondaires. Ceci donna naissance à l'ère industrielle au Canada, car la disponibilité de la main-d'œuvre, alliée à nos immenses ressources, attira le capital au pays.

Il est faux de prétendre qu'un accroissement de population par l'immigration créerait le chômage. Une augmentation de notre population stimulerait l'industrie, le commerce et l'agriculture et leur donnerait plus d'expansion. De nouvelles villes surgiraient sur ces espaces sans fin que traversent nos chemins de fer.

Il ne s'agit aucunement de partager avec autrui le peu que nous possédons mais plutôt de permettre à autrui de partager la richesse à la création de laquelle il aura collaboré.

On a toujours reconnu que l'immigration était un bienfait et non une menace à la main-d'œuvre. Dans une contrée à population clairsemée mais riche en ressources naturelles, une augmentation de l'offre sur le marché de la main-d'œuvre n'accroît pas la concurrence parmi les ouvriers et n'amène pas une